

“Elena”, la pépite du Festival d’Aix-en Provence

Télérama.fr
8 Juillet 2013 (1/2)

Festivals d’été 2013 | Ses chassés-croisés amoureux inspirés de la mythologie grecque euphorisent. De cette “Elena” de Cavalli, à la mise en scène très pure, on ressort étourdi, troublé, conquis...

Le 08/07/2013 à 17h07- Mis à jour le 08/07/2013 à 19h14
Gilles Macassar



Elena. © Patrick Berger / artcomart

C’est la révélation très attendue de cette édition 2013 : *Elena*, un opéra vénitien de Cavalli qui, depuis sa création dans la cité des doges, au Théâtre San Cassiano, le 26 décembre 1659, n’avait plus été repris. C’est peu dire que cette résurrection nous comble : on sort euphorique de ces trois heures d’imbroglios et de chassés-croisés amoureux, inspirés de la mythologie grecque. Etourdi par ces volte-face de fausses trahisons et de vrais coups de foudre. Transporté par ces scènes de séduction lascive ou de désespoir incendiaire.

Troublé et conquis, enfin, par tous ces personnages – Hélène, Ménélas, Thésée, Pirithoüs – auréolés de prestige littéraire, porteurs de lointaines légendes civilisatrices, et soudainement si proches de nous, dans l’aveu passionné de leurs désirs ou de leurs frustrations, de leur félicité ou de leur tourment. Plaisir d’amour comme chagrin d’amour durent plus qu’un moment : ils traversent les siècles indemnes, sans cesser d’exciter notre ferveur ou notre compassion.

De la maturité de Monteverdi à celle de Cavalli, son successeur à la basilique Saint Marc et dans les théâtres privés de la Sérénissime, Venise connaît au XVII^e siècle un véritable âge d’or musical. *Elena* en est l’une des pépites les plus précieuses. Comment expliquer sa disparition du répertoire lyrique ? Précarité des sources (partitions manuscrites succinctes, enfouies dans les bibliothèques), négligence des éditeurs italiens, peu soucieux de sauvegarde patrimoniale...

Sur tout, évolution de la forme de l’opéra, qui, au siècle suivant, sous l’influence des écoles romaine, napolitaine ou viennoise, s’éloignera irréversiblement des particularités si singulières du « *dramma per musica* » vénitien. Celui-ci ne comporte ni air ni ensemble tels qu’on les rencontre chez Haendel ou chez Mozart, mais privilégie une réclamation musicale ininterrompue, en prise directe avec les mots du vret, et accompagnée, enrobée, de toutes les ressources colorées du continuo instrumental – clavecin et petit orgue régale, théorbe et luth, violon, guitare et viole de gambe, flûtes graves...



Pirithoüs (Rodrigo Ferreira) et Ménélas (Valer Barna-Sabadus). © Patrick Berger / artcomart

Le chef d'orchestre argentin Leonardo García-Alarcón est aujourd'hui un des maîtres absolus dans cet art de soutenir, d'envelopper et de relancer la déclamation théâtrale des chanteurs (1), en particulier dans ces « lamenti », morceaux de bravoure rhétorique de l'opéra vénitien, équivalents musicaux des monologues du théâtre classique, où des héroïnes malheureuses exhalent leur souffrance (le « *Mon mal vient de si loin* », de la Phèdre de Racine). Et le livret d'*Elena* est particulièrement riche en « lamenti », tant les rebondissements de l'intrigue défont les idylles amoureuses aussi rapidement qu'ils les ont créées.

Ainsi d'Hippolyte, reine des Amazones, aimée puis délaissée par Hésée, et qui retrouve son infidèle, alors qu'il courtise Hélène de Sparte, qu'il a enlevée, aidé par son complice Pirithoüs. Lequel est tombé, lui, sous le charme d'Elisa, la suivante d'Hélène, qui a été enlevée également, mais qui n'est autre que le roi Ménélas, qui recourt au subterfuge du déguisement pour s'introduire auprès de la belle Hélène...

Dans l'opéra vénitien comme dans les comédies les plus sophistiquées de Shakespeare (*Comme il vous plaira*, *La Nuit des rois*), s'éprendre n'est se méprendre, se tromper sur l'identité véritable de l'objet aimé, et laisser abuser par l'apparence falsifiée, piéger par la ruse du aveustissement. Comme à la fin de *Certains l'aiment chaud*, Pirithoüs aura beaucoup de peine à renoncer à l'objet de sa flamme, rétabli dans sa véritable identité sexuelle. Comme il faudra beaucoup de péripéties, et de poignards dégainés puis rangés dans leur fourreau, pour que Hésée (le ténor Fernando Guimaraes) cède aux supplications d'Hippolyte (la mezzo-soprano Solenn' Lavanant Linke), pour que Ménélas-Elisa (le soprano roumain Valer Barna-Sabadus, aux demi-fines oniriques) triomphe de l'indifférence d'Hélène (la capiteuse Emöke Baràth). Ce n'est pas le moindre mérite de la mise en scène très pure de Jean-Yves Ruf de démêler sans cesse l'écheveau des ambiguïtés et des revirements, sans s'interdire des touches d'humour goguenard – les jumeaux Castor et Pollux sortis d'un film des Monty Python. Hélène de Sparte est « l'otage du destin » déclare l'un des personnages de Jean Giraudoux, dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*. Merci au festival d'Aix que l'*Elena* de Cavalli ne soit plus désormais l'otage de l'oubli.

Écouter son magnifique enregistrement *Il sogno barocco*, avec la mezzo Anne Sofie von Otter, 1 CD Naïve.

Elena, dramma per musica en un prologue et trois actes de Francesco Cavalli, avec Emöke Baràth, Solenn' Lavanant Linke, Anna Reinhold, Valer Barna-Sabadus, Fernando Guimaraes, Rodrigo Ferreira, Miliano Gonzales Toro, Scott Conner, Cappella Mediterranea, dir. Leonardo García-Alarcón, mise en scène Jean-Yves Ruf. Théâtre du Jeu de paume, les 9, 11, 15, 17 et 19 juillet 2013 à 19h, les 14 et 21 à 20h ; Théâtre des Salins, à Martigues les 25 et 27 juillet, à 19h. À écouter direct sur Radio Classique le 11 juillet 2013.